

Jean-Pierre Vançon

Inexorable Requiem

Sagesse-Fiction



« Science sans conscience n'est que ruine de l'âme », disait le philosophe.

Qu'est-ce qui nous effraie chaque jour un peu plus ? Est-ce le nombre grandissant des violences, des turpitudes et des folies à l'échelle planétaire, dont nous sommes les témoins ? Est-ce l'explosion irréversible de la démographie ? Est-ce la complexité, qui conduit inéluctablement à la fragilité ? Est-ce l'évolution de plus en plus incohérente de notre civilisation ? Est-ce simplement l'angoisse du lendemain ?

La terre, notre petite planète bleue, avec l'extrême diversité de ses paysages, de ses climats, de ses événements et de ses êtres vivants, constitue le décor idéal des fictions. Dans ces conditions, pourquoi la quitter pour une expédition improbable à travers le vide de l'espace intersidéral, où rien d'important ne doit se produire tant que dure la progression du voyage d'une étoile à l'autre, à bord d'un vaisseau où la monotonie constitue la règle, où l'on ne peut survivre que s'il ne se passe rien ?

Ce texte n'est pas un récit de science-fiction, avec des monstres invraisemblables et des techniques d'avant-garde capables de

défier le temps et l'espace. C'est une fable où le lecteur trouvera quelques messages destinés à dénoncer nos dérives, nos égoïsmes, nos perversités et nos absurdités. C'est un texte où les personnages mettent en lumière la fragilité des équilibres de notre monde et la nécessité de mettre en avant la solidarité et la raison. C'est en quelque sorte un récit de « sagesse - fiction ».

Vous qui allez lire ces lignes, réveillez-vous ! Dans notre société, tout est à refaire.

Je dédie ces délires à Charles Fourier, concepteur du Phalanstère, royaume utopique de la solidarité.

JP Vançon

PS : J'adresse un clin d'œil complice à Léon Sazie, auteur en 1910 du roman « Zigomar », dont le succès a fait entrer ce mot dans notre langue. Quant à mon grand-père maternel, Pierre Jules Burtey, à qui je voue une grande tendresse, il trouvera ses initiales glissées dans le texte de ce roman.

« Ma vie, je me dois de la mériter. »

Claude Nougaro

Luc Hager a réalisé la couverture de ce
livre avec un grand talent.

Chapitre 1

La roue tournait, à une vitesse folle. La roue tournait et nul ne s'en préoccupait. La roue tournait sans faire le moindre bruit, entraînée dans un élan absurde, hérité d'un lointain passé. La roue tournait à un rythme immuable. La roue tournait parce qu'elle était faite pour tourner. La roue tournait et progressait à travers le vide. La roue tournait, telle une planète, tel un trou noir, telle une galaxie, tel le cosmos tout entier. Monstre de métal, dépourvu de toute pensée, la roue tournait. La roue tournait, roue du destin, roue de la vie égarée dans un espace sans fin. La roue tournait sans s'étourdir. La roue tournait, cœur battant d'une utopie. La roue tournait, virait, telle une toupie infatigable. La roue tournait parce qu'elle était faite pour tourner. La roue tournait, sans la moindre possibilité de s'arrêter un jour...

La Roue progressait en tournant, mais nul ne s'en apercevait...

Gilu ne parvenait pas à dormir. Des pensées de révolte tournaient et retournaient dans sa tête. Pourquoi vivait-il cette absurdité ? Pourquoi était-il là, enfermé dans cette roue ? Cette folie, il ne l'avait pas choisie ! Il ne faisait que la subir, comme les autres... Cette vie-là, il n'avait accepté de la vivre à aucun moment... Et pourtant, il vivait...

N'y tenant plus, il finit par se lever sans faire de bruit et se planta devant le grand hublot qui occupait l'une des cloisons du dortoir. Pendant un long moment, il regarda l'obscurité du ciel, illuminée de milliards d'étoiles et de galaxies. C'était une vision féerique de la voûte céleste. C'était un spectacle qui ressemblait à un rideau noir parsemé d'une myriade de paillettes dorées. C'était une superposition jusqu'à l'infini de mille feux d'artifice simultanés, figés dans une immobilité surprenante. C'était le spectacle grandiose de la splendeur de l'univers.

Gilu laissa échapper un ricanement discret. Le décor qu'il voyait à travers ce hublot n'était en réalité qu'une illusion. La

roue tournait à toute allure, en silence. Le dortoir tournait avec elle, Gilu tournait avec elle, et cette ouverture vers l'extérieur ne laissait rien soupçonner de ce mouvement diabolique. Elle ne montrait qu'une image figée de l'univers. Comme si l'univers et la roue ne tournaient pas, ou au contraire tournaient tous deux à la même vitesse... Non ! Tout cela n'était qu'un mensonge. Les galaxies tournaient, mais elles le faisaient en prenant tout leur temps, majestueusement, un seul tour en quelques milliards d'années. Alors que la roue dans laquelle Gilu et les autres étaient prisonniers tournait comme une folle, à une vitesse inimaginable. Les galaxies tournaient, mais infiniment moins vite que la roue. Un dispositif mensonger intégré au hublot tentait de faire croire que la roue ne tournait pas, que la roue et l'univers tout entier étaient figés dans une immobilité parfaite. Ce que Gilu contemplait n'était qu'un instantané de ce qu'il aurait dû voir réellement. Sans ce trucage, il aurait attrapé un tournis mortel. Ce hublot n'était qu'une hypocrisie de plus...

Derrière lui, l'un de ses compagnons grogna dans son sommeil. Gilu haussa les épaules et soupira. Il savait qu'il ne dormirait plus. Il gagna la salle de bain en marchant sur

la pointe des pieds pour ne pas réveiller les autres. Il fit rapidement sa toilette et s'habilla. Ensuite, il emprunta l'escalier pour descendre à l'étage inférieur et s'engagea dans le grand couloir en direction du laboratoire.

Le « Grand Couloir »... C'était un corridor rectiligne qui se prolongeait sans fin et permettait d'aller d'une partie de la roue à une autre. On pouvait aller du dortoir au laboratoire, du laboratoire au réfectoire, du réfectoire à l'atelier, de l'atelier à l'hôpital, de l'hôpital au local de recyclage... Ce que l'on appelait « le recyclage » dans la roue, sur terre on l'appelait « le compost » pour les végétaux et « le cimetière » pour les humains... Dans la roue, rien ne devait se perdre... Pour vivre dans la roue, il suffisait de marcher tout droit le long du grand couloir, jusqu'au local de recyclage... Le grand couloir faisait le tour complet de la roue et la roue tournait à toute vitesse pour que les pieds des humains restent collés au sol. La force centrifuge remplaçait la gravité.

Si la roue, perdue dans le vide de l'espace, s'arrêtait de tourner, Gilu et les autres se mettraient à flotter dans l'air, entre le plancher et le plafond, comme le faisaient les cosmonautes partis pour un petit voyage de

rien du tout, de quelques jours ou quelques mois. Eux, par contre, étaient embarqués pour un périple sans fin. Sans la gravité, leurs muscles se seraient atrophiés. Ils seraient vite devenus incapables de marcher. Ils se seraient transformés en de simples mollusques...

Gilu arriva au niveau du jardin. A droite et à gauche, le potager et les plantes sauvages se disputaient l'espace, dans un charmant désordre qui semblait dicté par le hasard. Les pommes de terre côtoyaient les haricots et les petits pois. Les choux étaient mélangés aux carottes et aux betteraves. De petits sentiers permettaient d'aller d'une surface cultivée à une autre, en contournant un amas de buissons touffus. Mais cette désorganisation n'était qu'apparente. Les légumes qui devaient être soignés chaque jour se trouvaient à proximité du passage. Ceux qui poussaient sans l'aide de personne étaient perdus au milieu des autres végétaux. Les arbres fruitiers dressaient leurs branches au-dessus des herbes que l'on utilisait pour fabriquer des décoctions nourrissantes. Malgré ce désordre apparent, tout avait été soigneusement pensé pour que les végétaux vivent dans une symbiose harmonieuse et

durable, tout en fournissant les aliments dont la Communauté avait besoin.

A hauteur du jardin, le grand couloir prenait la forme d'une allée rectiligne bordée de plantes, à droite et à gauche. Au milieu de ce paysage idyllique, les employés s'activaient à récolter, à bichonner ou à arroser. Une enseignante expliquait à un groupe d'enfants la façon dont on soignait les plantations. On apprenait aux gosses, dès leur plus jeune âge, tout ce qu'il fallait savoir, tout ce qu'il fallait faire, tout ce qu'il fallait aimer et tout ce qu'il fallait respecter. On leur apprenait à obéir à la Règle et aux décisions des Sages. Mais on ne leur apprenait pas assez à penser et à critiquer...

Ce coin de jardin constituait un décor bucolique où tous les figurants semblaient agir avec sérénité. Mais, qu'ils le veuillent ou non, tous ces gens n'étaient que des prisonniers incarcérés dans une énorme roue, qui tournait comme une folle dans l'indifférence générale. Cette paix apparente était l'illustration parfaite de la réussite du « Système »...

Dans cet environnement paradisiaque, comme partout dans la roue, rien n'avait été laissé au hasard. Tout avait été élaboré pour

permettre à la vie de se perpétuer indéfiniment dans un enclos confiné où rien ne devait se perdre. Au moment du grand départ, seules les espèces utiles et adaptées à un espace réduit avaient été embarquées. On avait exclu les plantes vénéneuses ou simplement aphrodisiaques et les animaux trop grands, trop agressifs ou trop envahissants. On n'avait sélectionné que quelques spécimens parmi la prodigieuse diversité des formes de vie qui peuplaient la mère patrie. Ce jardin n'était que l'un des décors où Gilu et les autres étaient condamnés à vivre et à mourir.

Parmi la flore embarquée à bord de la roue, une plante était cultivée à l'écart des autres, dans un endroit clos. On l'appelait « la fleur de la docilité ». Ceux qui se rebellaient ou qui commettaient une faute impardonnable devaient en boire une décoction, qui les rendait dociles. Les hommes qui avaient préparé le grand voyage avaient tout prévu pour sa réussite. Gilu était persuadé que l'endoctrinement nécessaire au succès de l'expédition provoquait un abêtissement pitoyable...

Il ricana à la vue de ces gens affairés à leurs tâches quotidiennes. Etaient-ils donc tous endormis ? Etaient-ils tous plongés dans une

léthargie bienheureuse ? On leur avait inculqué la solidarité dès leur plus jeune âge. Cela leur interdisait-il de penser ? « Chaque action que vous accomplissez doit concourir au bien commun », disait l'un des commandements que l'on apprenait dès l'enfance. Le bien commun ? Tu parles... Qu'est-ce que c'était, au juste, le bien commun ?

A proximité du passage, Cami cueillait des tomates pour le prochain repas. Elle était vêtue d'une jolie robe printanière, une tenue élégante complètement inadaptée à ce qu'elle faisait. Elle travaillait avec calme, sans penser à rien. Comme les autres, songea Gilu. Elle leva les yeux vers cet homme qui passait dans l'allée. Gilu rencontra son regard. Elle lui sourit. Etait-elle en train de rêver au prince charmant ? Elle portait au cou ce petit ruban vert qui signifiait : « Je n'ai pas de compagnon ». Depuis longtemps déjà, lui aussi devait porter ce sacro-saint ruban qu'il haïssait. Peu importe qu'il veuille ou non trouver une compagne. C'était la Règle. C'était l'un de ces préceptes contraignants contre lesquelles Gilu s'insurgeait vainement, à longueur de journée.

– Salut Gilu, dit Cami avec un sourire tendre.

– Salut, répondit-il d’un ton maussade.

Il avait l’intention de poursuivre sa route, mais elle l’arrêta en lui demandant :

– Tu ne dors plus ?

Gilu faisait partie du groupe « un », qui était censé dormir à cette heure-là. Cami, qui faisait partie d’un des deux autres groupes, devait dormir à un autre moment du cycle journalier. Grâce à ce décalage, toutes les installations étaient utilisées en permanence. Tandis que les uns dormaient, les autres travaillaient au laboratoire, au jardin, à l’hôpital ou à l’atelier. Tandis que les uns rêvaient, les autres veillaient sur eux. Tous ne se rencontraient qu’aux heures des repas. « Solidarité » et « Efficacité » constituaient les maîtres mots de la Communauté. Sans répondre à la question de Cami, Gilu lui demanda :

– Tu fais partie de quel groupe, toi ?

– Le groupe « deux »...

Elle esquissa une mimique, où l’on pouvait lire tout le désir qui l’habitait soudain. Tous deux avaient au cou le ruban vert qui ouvrait la porte à un futur commun. Ce problème de répartition des journées des uns et

des autres constituait un merveilleux prétexte. Gilu avait-il posé cette question intentionnellement ? Elle remarqua vivement :

– Si tu veux, je peux demander à rejoindre ton groupe...

C'était une façon détournée de dire à Gilu qu'elle souhaitait se rapprocher de lui. Vivre avec lui, peut-être. Lorsqu'un garçon et une fille de deux groupes différents désiraient se mettre en couple, ils demandaient à changer de groupe et, pour ce motif, cela leur était généralement accordé. Pour réajuster les effectifs suite à ces changements, on demandait parfois à certains de passer dans un autre groupe. Cela était arrivé à Gilu, qui faisait partie du groupe « trois » lorsqu'il était enfant.

Il rit et rétorqua :

– Tu ne peux pas décider toute seule de changer de groupe. Il faut être deux pour en faire la demande aux « Vieux ».

Les Sages qui prenaient les décisions étaient généralement choisis parmi les membres de la Communauté les plus âgés. Pour exprimer sa révolte, Gilu les appelait « les Vieux ». Cami s'enhardit et proposa :

– Si tu veux, toi et moi, on pourrait demander à être dans le même groupe...

Gilu ricana et lança, avec un regard dédaigneux :

– Pourquoi ? Pour qu'on fasse équipe ? Pour qu'on échange des câlineries ? Toi et moi ?

Face au ton ironique employé par Gilu, Cami se sentit submergée par l'angoisse. Elle se trouvait soudain seule devant un mur hostile. Ce moment lui semblait tellement important ! Et Gilu ne faisait rien pour l'aider... Elle trouva malgré tout le courage de répliquer :

– Oui, bien sûr ! Pour qu'on soit ensemble ! Pour qu'on se tienne par la main ! Tout simplement...

Elle était gentille, la petite Cami. Gentille et mignonne. Mais Gilu était en pleine révolte, et la docilité de Cami l'exaspérait. Il éclata, méprisant :

– Tu t'es déjà regardée ?

Et il se mit à singer Cami avec cruauté, en minaudant :

– Je suis la gentille Cami... Je cueille mes tomates... Je travaille quand je dois travailler... Je dors quand je dois dormir... Je porte mon petit ruban vert parce que je cherche un ami... Je cherche un ami parce que je voudrais bien faire des enfants... Je suis comme tout le monde ici...

Et il répéta avec hargne :

– Tu t'es déjà regardée ?

De petites larmes apparurent au coin des yeux de Cami. Ce qu'il avait dit, c'était tellement injuste ! Impitoyable, Gilu poursuivit :

– Moi, je porte ce stupide ruban vert parce que j'y suis obligé. Je me moque éperdument de ce ruban vert. Je n'ai pas demandé à venir au monde dans cette maudite roue. Je suis là parce qu'une femme m'a porté dans son ventre. Parce que c'est la Règle. Une fille qui se met en couple avec un gars doit donner naissance à deux enfants. On demande à certaines d'en avoir trois, parce qu'il y a des connes qui n'ont pas réussi à faire des gosses.

En disant ces mots, il foudroyait Cami du regard. « Tu termineras comme ça, sans donner naissance à aucun gamin », disaient ses

yeux méprisants. Après un court silence, il reprit :

– C'est ça, la Règle pour garder le même nombre d'individus d'une génération à l'autre. Au départ, la Communauté était constituée de trois cents membres. Elle est aujourd'hui de trois cents membres. Elle restera à trois cents membres... Jusqu'à ce que cette maudite roue et ses trois cents prisonniers heurtent une quelconque météorite ou entrent en collision avec une étoile !

Il fit un grand geste des bras.

– Moi, je vais aller jusqu'au sas et je vais sortir de la roue ! Je vais me jeter dans le vide ! Je vais me jeter dans l'espace ! Mesdames et messieurs, une nouvelle météorite est née ! Elle s'appelle Gilu ! Un joli nom pour une météorite, non ? Et, du coup, il n'y aura plus que deux cent quatre-vingt-dix-neuf individus à bord... Ma pauvre Cami, il va falloir que tu donnes naissance à trois gosses pour rétablir l'équilibre !

Elle le regardait sans parler. Il ne semblait plus être le Gilu qu'elle croyait connaître. Quel désespoir, quelle colère l'habitait donc, pour qu'il se révolte ainsi ? La Règle, les décisions des Sages, le calme

tranquille que tous affichaient, c'était pour la survie de la Communauté, c'était pour que le vaisseau spatial qui les abritait arrive un jour quelque part où il ferait bon vivre. Leur sérénité, c'était le seul choix qu'ils avaient. Pourquoi Gilu se rebellait-il ainsi ? Pourquoi tenait-il ce discours outrancier qui ne pouvait mener à rien ? Pourquoi n'essayait-il pas de chercher le bonheur, tout simplement, sans se poser trop de questions ? Le bonheur, c'était si simple, au fond... Elle rassembla tout son courage et murmura en tendant la main vers lui :

– Gilu, calme-toi...

Il ricana et tourna les talons en disant, sans la regarder :

– Tchao, Cami.

Cami le suivit des yeux, tandis qu'il s'éloignait. Elle songea qu'elle avait une immense envie de l'aider à surmonter sa détresse. Mais que pouvait-elle faire ?